

97

1

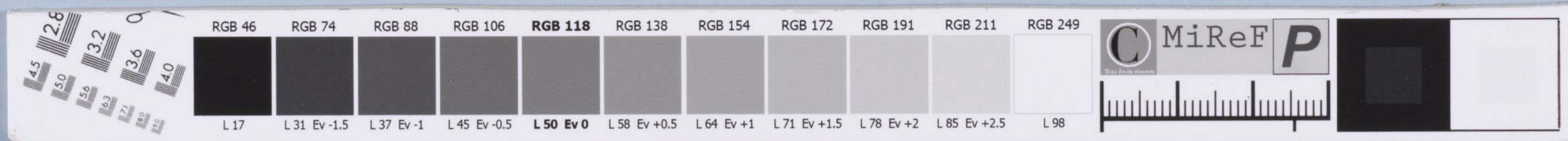
Ma Campagne dans les Vosges
pendant la guerre de 1870-71.



res Ka
no

1372 / 001

V E n 3490 carton 56



(1)

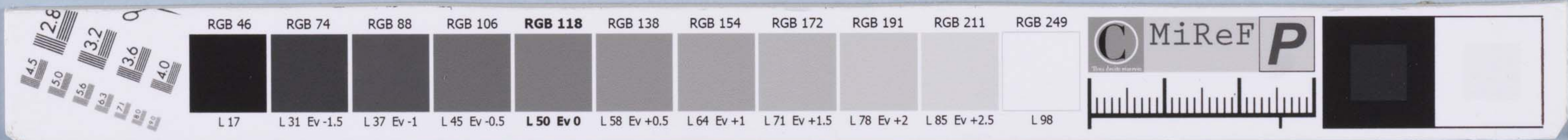
Arant - Grapes

Depuis qu'elles ont France, la Lorraine et l'Alsace
avaient toujours une cartouche à brûler au service de
leur mère d'adoption. En 1795, lorsque le corps d'armée
de Brunswick tenta une invasion à travers les
Trois-Évêchés - Metz, Coul et Verdun - on vit
les braconniers de l'Argonne tirer ~~de~~ de derrière
la huche au pain, leur vieux fusil à pierre au
long canon rouillé. Puis, ils s'en furent à l'affût
des Prussiens.

Un escadron des Hussards de la mort tourbillonnait
autour d'une ferme, d'un hameau, d'un village à
partir de la forêt, elle-ci s'allumait et pétillait tout
à coup...

Des balles jaillissaient des taillis tout la profondeur
soulève se regardait et lui d'éclairs sinistres et
veuges... Quelques soldats ennemis tombaient, les
autres, éperdus, couraient de l'éproua et s'enfuyaient
en passant des étamines aigües aussi qu'une nichée
de vautours!

Après les Hussards noirs vint les Kaiserliche blancs.
Ce fut pendant l'hiver de 1814. Il en vint de
ces Autrichiens, de ces Saxons de ces Wurtembergiens.



avec une violence telle, qu'en moins de la 1^{re} semaine de Janvier tout le pays en fut couvert, depuis Chionville jusqu'à Belfort. Ils s'intitulaient les Alliés et portaient des lauriers à leur shako, en signe de joie et de victoire. Les cloches, dès qu'elles les aperçurent se mirent à sonner le tocsin toutes seules. Alors, tandis que Blücher et Schwartzenberg pleins de saucier de Charles-Quint, se précipitaient sous le canon de Metz, tandis que Malbourg, bloqué, jouait des coudes et des griffes avec le désespoir d'un chat qui ne veut pas se laisser noyer; tandis qu'enfin, dans les montagnes d'Alsace les grands sapins et les rocs séculaires, dérangés par des Écarts invisibles, s'éroulaient avec fracas ensevelissant les bataillons étrangers, dans la plaine les paysans organisaient la résistance à leur façon. Il n'y en avait qui travaillaient isolément... Malheur au cosaque pillard qui s'écartait du grand chemin où chevauchaient les caudames pour aller fourrager dans quelque métairie isolée! Malheur au uhlan paresseux qui, endormi sur sa monture, s'attachait à eut pas derrière le régiment! Malheur à quiconque s'arrêtait sur la route ou

de dérangeait de la colonne! au fantassin fatigué comme au général arriéré! Un peu de fumée au-dessus d'une haie, d'un fossé, d'un buisson, un peu de flamme, un peu de bruit, et c'était tout. Le soir, un homme manquait à l'appel!... D'autres opéraient par bandes nombreuses sur les frontières de la province du côté de la Franche-Comté et de l'Alsace. C'est ce qu'on appelle les Corps-Graves ou Graves-Circons. Ceux-ci obéissaient au commandant D'Orice. On le voit par ces souvenirs, l'esprit et les habitudes du Vir France, de la guerre de partisans sont endémiques dans les Vosges et dans tout l'est de la France. Un demi-siècle de paix profonde les endormit sans les détruire. Une circonstance fortuite les réveille: Vers 1860, je crois, un bon soldat auquel un boulet de canon avait enlevé une jambe fut nommé à Epinal Directeur des Contributions. La guerre lui avait pris un membre; l'Etat lui rendait une pension; partant, quittes. Mais notre militaire, devenu fonctionnaire public, s'enuyait fort à Epinal et il imagina - pour vaincre le spleen



qui commençait à l'envahir — à installer une cible au fond de son jardin. Il passait aussi une partie de ses journées, à casser la tête à des poupées et à faire mouche sur une plaque de tôle invulnérable et inconsidérée. La jeunesse, en province, est affamée de nouveautés et de passe-temps. On arrivait au jardin du percepteur, la poudre parla et les jeunes gens rivalisèrent d'adresse. Quand ils furent cent, ils eurent un uniforme; quand ils furent cinq cents ils eurent un tir, des statuts, un drapeau, une fanfare; quand ils furent mille ils voulurent avoir un auguste ^{patronage} ~~patronage~~ — et ils l'eurent.

Ils allèrent le chercher à Paris. C'était pendant l'exposition de 1867. Et les parisiens firent un bruyant succès à ces provinciaux dont le fait à la plume de Laisan et la mine athlétique évoquant l'ombre ~~de~~ vaillante des Fra-Biavolo, Des Beau-Bogers et Des Karl Moor. L'armée fraternisa avec eux. On applaudit, au Crocadero, ces hardis montagnards à l'air martial. Le percepteur M^r bourgeois bâtaillait à leur tête, avec sa glorieuse faulx de bois. Des robustes clairons, que leur aigrette blanche distinguait, le poing sur la hanche, le coude en l'air,

comme ces fizeurs d'Albert Durer, s'époumonaient à souffler dans leurs clairons, et la foussière de midi soulevée par le pas gymnastique, enveloppait les pelotons d'une bruyante rous, lumineuse, plein d'atomes d'or que déchirait ça et là le serpenteau d'acier des baïonnettes....

de Prince impérial, — en blouse de coutil — présidait à cette revue. Par un tel patronage, les franc-tireurs croyaient avoir suffisamment régularisé leur position. Ils se trompaient: le Maréchal Niel intervint.

Sans enquête préalable, et sans consulter l'esprit des sociétés de tir, le défunt Ministre de la guerre revint exécutoire, à leur endroit, la loi de 1868. La plupart de ces sociétés, — cinquante ou soixante environ — répondirent à cet arrêt, par une dissolution volontaire.

Je n'entends point discuter ici la mesure du feu Maréchal, elle avait évidemment sa raison d'être: je me contente d'en constater les résultats. Plus de 50,000 jeunes gens, solides et bien déterminés, s'étaient spontanément armés pour la défense de leur territoire; ils s'exerçaient régulièrement; ils existaient sur le papier, et pouvaient se lever au premier appel;



un trait de plume biffa cette Landwehr imposante.
Du reste, en sacrifiant à leur indépendance leur
carabine et leur plume, nos carabiniers libérés des
provinces de l'est n'avaient pas attendu à braver les
grandes traditions de leurs pères.

L'étincelle qui faillit au salut du cheval de No: de
Bismarck, entre au caillou de la frontière, alluma
la poudre en Lorraine, en Alsace, en Champagne et
en Franche-Comté.

En quelques jours, toutes les compagnies de franc-tireurs
y furent reconstituées, équipées, préparées.

Parata ad pugnam, ad victoriam, ad mortem.

Mes s'en virent offrir leurs services aux généraux des
corps éparpillés sur le front des bois pleins d'embûches
- De Sarbach à Wissembourg.

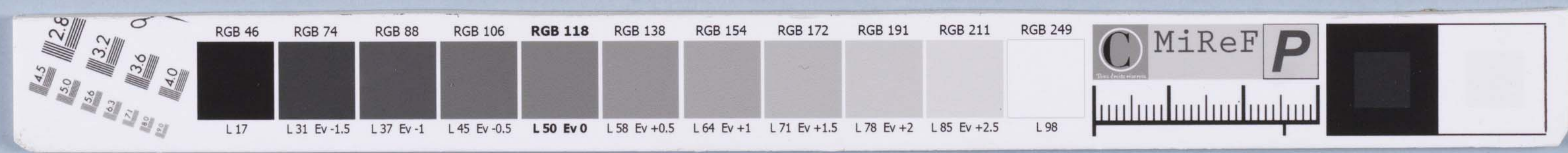
En refusant de s'associer ces compagnies pleines d'énergie
à l'enthousiasme les généraux non seulement se
privaient de précieux auxiliaires, mais de guides
qui connaissaient parfaitement le pays et qui pouvaient
devenir des éclaireurs sérieux et intelligents.

Défendre les Vosges, à quoi bon? N'allait-on pas
à Berlin? Hélas, moins de quinze jours après
les Vosges étaient forcés.



Entrée en Alsace.

À ceux qui ne connaissent pas le rictus du clocher,
à ceux qui ne savent pas ce que c'est que l'amour
de la patrie - et les derniers événements ont prouvé
qu'ils ne sont que trop nombreux - à ceux là je
dirai: Allez à l'étranger, et vous verrez comme, après
avoir passé quelques années à entendre une langue barbare,
à voir des visages exotiques et à comparer le caractère
des autres peuples avec notre caractère national; vous
verrez, dis-je, comme votre cœur battra au seul
nom de la France, comme de douces larmes monteront
à vos paupières lorsqu'il vous sera donné de serrer
la main d'un compatriote, et de quelle joie délirante
tout votre être débordera sitôt qu'il vous sera
donné de remettre le pied sur la terre du pays.
Un séjour de sept ans au-delà du Rhin avait fortement
développé, en moi, cet amour si puissant et si
fort. L'insurrection polonaise, dans laquelle les
circonstances m'avaient forcé de jouer un rôle,
m'avait fait acquiescer l'abnégation indispensable à
ceux qui ont renoncé aux bonheurs ici-bas, et
qui veulent consacrer leur vie à de nobles causes.



Lorsque je revins en France, en 1867, la peste de
 tous les miens avait fait, autour de moi, un vide
 immense que je rêvais de combler en consacrant
 ma vie à tous ceux de mes compatriotes auxquels
 je pourrais être utile. D'occasion en se fit pas
 attendre. En 1866, le choléra sévit, avec force, dans
 le nord de la France. Les partis arrivèrent pour
 Lille où, pendant trois mois je soignai les pauvres
 atteints de cette maladie dans le quartier
 St Sauveur, qui est à Lille ce que le quartier
 Neuffetard est à Paris.

Nommée Revenue des Postes en 1869, je m'occupai aussitôt
 installée à L. d'y fonder une Société de Dames de
 charité. Je parvins à réunir quatre-vingts membres
 haut honoraires et actifs. Cette société est encore
 en pleine activité. Elle habilte chaque année environ
 trente indigents et distribue des secours aux malades
 et aux vieillards.

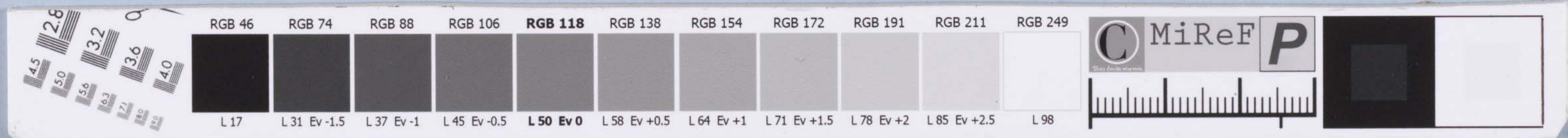
« Au premier bruit de guerre avec la Prusse ma
 résolution de reprendre les armes fut irrévocable. Le
 duc alsacien et je savais que l'Alsace était
 toutent menacée par nos ennemis. Il répondit
 qu'il n'avait le droit de me donner

D'écrivis donc dès le 15 Juillet 1870 à M^r G. alors
 Directeur des Postes des Postes, pour lui demander
 un congé illimité. Il me répondit qu'il n'avait le droit
 de m'accorder qu'un congé de cinq jours et m'engagea
 à m'adresser à l'Administration à Paris. Il
 m'envoya une amie, pour solliciter un congé ou faire
 accepter ma démission, en cas de refus; car quoique
 je n'eusse d'autre fortune que cette position, je
 n'aurais pas hésité, au seul instant, à la sacrifier
 à ce que je considérais être mon devoir. Après
 avoir versé mon sang pour la Pologne, je
 ne pouvais et ne voulais pas rester spectatrice
 impassible d'une lutte entre la France et la
 Prusse. Sa réponse me fut favorable: elle m'arriva
 au même temps que ^{le congé} l'armée sans les ordres
 du général de Sully entrant à ~~Paris~~ L. opérant
 sa retraite sur Metz. Malheureusement
 Hélas! en voyant cette armée déjà si démoralisée, ces
 soldats qui n'avaient plus ni chaussures ni linge
 après 4 semaines de campagne, je compris que
 nous étions perdus, et ma résolution de me
 sacrifier à ma patrie n'eut devant que plus
 invincible.



Dans les Vosges et dans la Haute Marne plusieurs corps
francs m'offraient un grade. Mais, j'aurais voulu
combattre incognito comme je l'avais fait en Bohême.
Je fis donc demander une audience au général
de Saligny et je lui demandai de m'admettre dans
un des régiments qu'il commandait. Il me félicita
de mon patriotisme, mais il me fit comprendre
que nos lois militaires s'opposaient à mon incorporation
dans la troupe régulière. Je partis alors pour
Paris le 14 Août. Pendant près de 19 jours je
fis les démarches les plus actives au Ministère
de la guerre, au Ministère de l'Intérieur et
à la Préfecture de Police, pour obtenir qu'on
employât mon dévouement et mon expérience
soit comme officier, soit comme ambulancier.
Tout fut inutile et le découragement commençait
à me gagner, lorsque le 1^{er} 7^{bre} je reçus une lettre de
capitaine de nos francs-tireurs de S. ^{qui était aussi maire de l'empire} Il m'offrait
le grade de lieutenant dans la compagnie
sa résolution fut bien vite prise. Ne pouvant
faire la guerre comme je le désirais, c'est-à-dire
sans que mon sexe fut connu, cette compagnie
composée en grande partie des fils et des frères

de mes amis, m'offrait toutes les garanties de
respect désirables. Je m'équipai et partis le même
soir pour les Vosges. Le lendemain 5^{bre} je m'engageai
à la Mairie de S. pour la durée de la guerre.
Il était temps: Deux jours après les communications
avec Paris, par la ligne de l'est, étaient interrompues.
Il y a à sept kilomètres de S. dans un entonnoir
formé par des forêts impenetrables, une ferme
appartenant au Comte Deuquod. C'est là que mes
soldats avaient établi leur camp, en attendant
qu'ils soient appelés à prendre une part active
à la lutte. Je quittais la veille tous les matins
à cinq heures, je me rendais en camp à pied,
j'y faisais part mes exercices et à la manoeuvre
de soir je rentrais chez moi, faisant ainsi plus
de vingt kilomètres par jour, pour m'habituer
à la fatigue et m'exercer à la marche.
Ce n'est que le 11^{bre} que nous prîmes sérieusement
la campagne. Je donne ci-dessous un extrait
du journal que j'ai fait à bâtons rompus,
pendant nos opérations.
9 Septembre 1870
" Le review de Neufchâteau, où nous avons été



prendre les ordres du Sous-Prefet. Ce pauvre
fonctionnaire dont la santé est très délicate, en
est réduit à garder le lit pour avoir 'éplazé' trop
de zèle et d'activité'. Ah! si tous nos Prefets et
Sous-Prefets agissaient comme lui, les Prussiens
n'auraient pas 'beau marché' de la France! —
La femme, M^{me} Barbanti est bien la femme
charmante et distinguée dont on m'avait parlé.
Lorsque je me fus adonnée elle voulut m'offrir
à diner et me faire les honneurs de Neufchâteau
où je venais pour la première fois. En passant
sur la Place, elle m'arrêta devant la statue
de Jeanne d'Arc.

- "Saites comme elle! m'a-t-elle dit - elle en savait."
"S'il ne s'agissait que de vouloir, pour accomplir
des merveilles, ce serait fait." répondis-je, "Mais
d'abord je ne me crois pas chargée de remplir une
mission divine; puis, les soldats de Jeanne
avaient un talisman que je crains bien de ne
pas trouver ~~chez~~ les autres."
"Et ce talisman quel est-il?"
"La foi et le patriotisme: il n'y en a guère."
"Qui? vraiment vous croyez? ..."

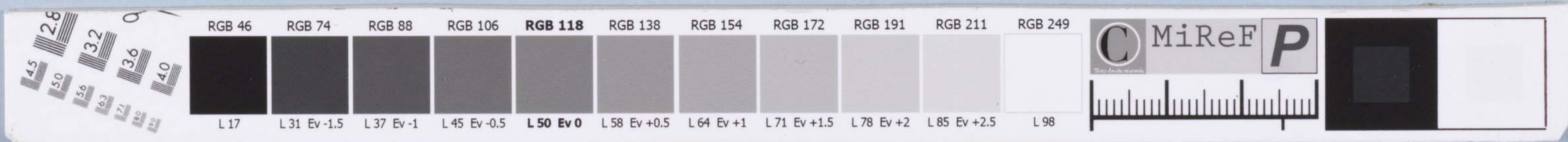
- "Je crois que cette guerre sera désastreuse pour
nous. Je voudrais me tromper, car il est amer de
désespérer de sa patrie; mais je crains bien que
les événements ne confirment mes prévisions."
"Mais alors, mon enfant, il ne faut pas partir."
"Puis-je de plus, au contraire, pour que je parte:
ma vie appartient à mon pays et, avec le sang, Madame
le vaincu ou le vainqueur sans gloire."



Vittel ce 11 Septembre

à l'Établissement des Bains

Voici ma première étape! chère amie, ne t'épouvante
pas trop, je l'ai faite tout entière en voiture; aussi
suis-je de service cette nuit. — Nous avons enrôlé
deux volontaires aujourd'hui: M^r B., un avocat de St Etienne
et M^r de C., véritable type de sportman. On les a mis
à l'œuvre séance tenante, de sorte qu'à l'heure où je
t'écris, ils sont de faction. L'un dans un frêne, au garde
des Bains, l'autre à la jonction de deux routes.
Ils n'avaient pas prévu la fraîcheur des nuits dans
les Vosges et ne s'étaient pas prémunis contre le
froid de sorte qu'ils en font une ronde je les
ai trouvés grelottant et battant la semelle de
toutes leurs forces, mais faisant fort bonne contenance.



Oua - ci, j'en suis sûre, ne reculeront pas devant
l'ennemi.

Minit

Je viens de trouver une sentinelle profondément endormie.
C'est un des fantarons de la compagnie. A l'entendre
il paraîtrait, à lui seul, un régiment de uhlands.
Je lui ai pris son fusil, sans le réveiller. Gare au
rapport demain.

6 heures du matin

Je ne veux pas me coucher, Annie, sans te raconter
notre fausse alerte de ce matin.

Vers quatre heures, je faisais mon avant-dernière
roule, lorsque j'entendis le galop précipité d'un
cheval et le : "Qui vive! Qui vive!" Deux fois répété d'un
factionnaire. Je cours de ce côté et j'y trouvai
un jeune paysan envoyé par le Maire de Mauroy,
pour nous prévenir qu'une avant-garde d'infanterie
Prussienne s'avançait. Je lui ordonnai de poursuivre
jusqu'à Vittel pour avertir le Maire et le Directeur
de gendarmerie. Quant à moi, je cours au pavillon
où mes soldats dormaient étendus sur la paille.
"Debout, enfants! leur criai-je, aux armes! et
un silence."

Cinq minutes après, ils étaient prêts et occupaient leur
poste de combat sous mes ordres. J'avais envoyé une
colonne d'éclaireurs sous les ordres du sergent-major,
pour reconnaître l'ennemi; ils revinrent bientôt en rapport
avec état. Nos Prussiens étaient, tout simplement des
franc-tireurs Alsaciens, sous le commandement du
Capitaine Schmidt. La plupart de ces pauvres enfants
avaient à peine la force de porter un fusil, ce
qui ne les empêchait pas de dresser vaillamment
la tête lorsqu'il était question d'en venir aux
mains avec les Prussiens. Quinze d'entre eux avaient
à peine 14 ans. Des larmes me vinrent aux yeux
lorsque je les vis défilier. Que de cœurs brisés!
Que de pauvres mères en larmes!

Bonsoir, Annie, au plutôt, bonjour; car tu te lèves
sans doute, prétendant que je vais me coucher.
J'occupe, à moi toute seule, toute l'établissement
des boîtes. C'est un vrai linceul, n'est-ce pas?
Ce qui n'est pas me, c'est que je n'ai
qu'un mantelet pour dormir et mon manteau
pour me couvrir. - Et la guerre comme à la guerre!
Sans que je sois trop heureuse, sans doute,
d'avoir de la paille. Et la garde de Dieu!



Si le sacrifice de ma vie, uni à tant d'autres sacrifices peut contribuer au salut de ma France, jamais une plainte ne tombera de mes lèvres!

19 Septembre.

On a tiré à la conscription aujourd'hui à Vittel. Tout s'y est passé sans incident remarquable et les Prussiens ne se sont pas montrés. Notre présence était désormais inutile ici, nous partons demain pour nous diriger du côté de Brains et aller, de là nous mettre à la disposition du général de Division à Spinal.

Barney 19 ybre

Je n'ai la force que de te dire bonsoir. Je viens de faire trente kilomètres à pied. C'est ma première étape sérieuse. Je loge chez ma collègue M^{lle} D. qui, en vraie fille de militaire, me comprend, m'approuve et regrette de ne pouvoir faire comme moi. - Le trouble de fatigue et de sommeil et c'est à recommencer demain. Les Prussiens me payeront cela! - bonsoir.

Brains 11 ybre

D'étape d'aujourd'hui il n'était que de 27 kilomètres. Je suis moins fatiguée. D'ailleurs, je suis poète à mes heures, et le pays que nous avons traversé

est si ~~beau~~ ^{pléide} que, la contemplation des beaux sites n'a fait oublier la longueur de la route. - Sais-tu, Annie, ce qui me ramène soudainement à la réalité? - C'est la mollesse de notre génération. Il y a dans la compagnie des jeunes gens forts comme des chênes, qui ont de la peine de l'obligation où ils sont de porter leur sac, qui, disent-ils, leur blesse les épaules! ... Que sera-ce dans quelque temps? - Ah! pauvre France!

À Brains j'ai eu mon billet de logement pour le Maire qui était venu à ma rencontre pour m'inviter, de la part de sa femme. J'ai préféré accepter l'hospitalité de cette bonne M^{lle} D. - la nièce de la Supérieure du Couvent de S. - Comprenant qu'après avoir fait cette étape, avec de gros sautiers de chasse, je devais être brisée, elle me fit prendre un bain et me gâta de toutes ses forces. Après le dîner, je suis allée, avec elle, à une délicieuse chapelle située à dix minutes de Brains, où, tous les soirs on fait des prières publiques pour le pays; je m'y suis associée de toute mon âme; et puis, j'ai prié pour toi aussi, suppliant Dieu de te ramener sain et sauf vers ce que



aimés --- c'était un peu fier pour moi aussi, n'est-ce pas? ---

19 7^h 1/2 St Die

Depuis le 14 nous n'avons fait que marches et contre-marches, qui me font bien plus l'effet de promenades de touristes que d'autre chose. Et, de fait, je crois que ceux qui nous guident évitent l'ennemi bien plus qu'ils ne le cherchent. Malheureusement je n'ai encore aucune initiative à prendre; car notre capitaine, qui est paralysé des jambes, nous suit en voiture à petites journées et règle nos mouvements. Ce n'est que lorsque nous avons serons mesurés avec l'ennemi que je pourrai sérieusement prendre les responsabilités de mon grade. En attendant je souffre cruellement de cet état de choses.

* Aujourd'hui, en assistant à la paye, je vis le fils d'un riche banquier juif aller toucher sa solde de sergent. Je ne fus pas maître d'un mouvement de dégoût. Ce jeune homme est pu si bien se passer de vivre avec des peurs de la patrie. Il surprit mon regard et rougit:

« - Eh bien, lieutenant, et vous? fit-il avec embarras? -

« - Moi, je fais la guerre à mes frais. »

« - Comment! ne s'écria-t-il d'un air de profonde stupefaction, « Vous êtes donc bien riche? »

« - J'ai mon traitement de Précurseur des Postes. »

« - Mais vous payez l'aide qui vous remplace? »

« - Oui, et ce qui reste suffit à mes besoins. »

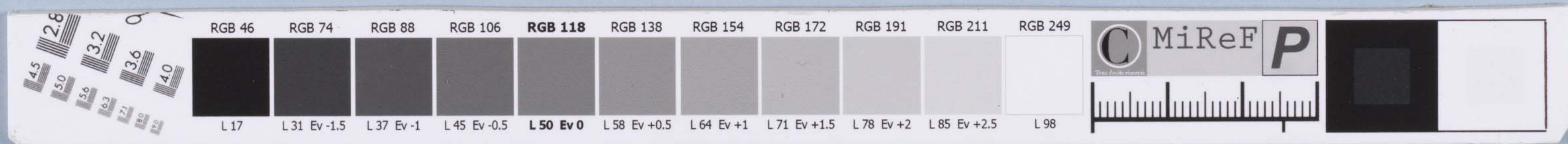
« Vous avez tort de faire de la générosité, car enfin le sous-lieutenant de X. qui a trente mille livres de rente, touche régulièrement sa solde. »

« Je n'ai pas pour habitude de régler ma conduite sur celle des autres. Tant pis pour M^r de X. si 'était aussi riche il n'a pas assez de fierté pour refuser l'aumône que lui fait la France, et pas assez de générosité pour sentir le besoin de la lui faire. »

Mon interlocuteur me quitta d'un air qui semblait dire clairement qu'il me croyait amère pour Charenton.

Si l'argent qu'il vient de toucher ne lui brûle pas les doigts, il faut qu'il ait une porte-monnaie en la place du cœur.

En passant à Epinal, j'ai été voir le Directeur des Postes et lui ai recommandé mon aide, pour le cas où je viendrais à être tué. Il s'est montré d'une bienveillance toute paternelle.



St. Die 25 Septembre.

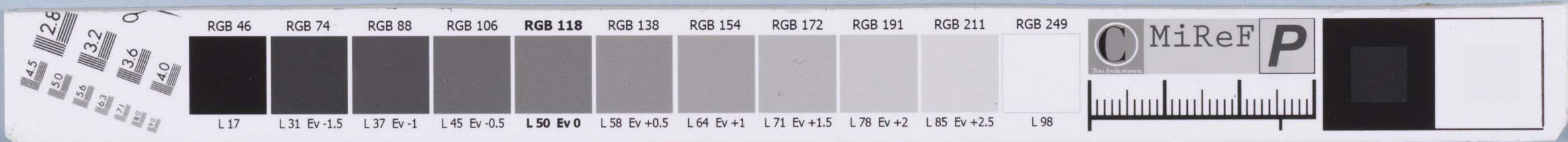
Je t'ai écrit le 19, et j'étais fort ennuyée de notre inactivité alors que de tous côtés nous arrivaient les nouvelles les plus désastreuses. Pendant ce temps les Dames de St. Die ne cessent de me faire des ovations. Ma chambre était tellement remplie de fleurs qu'elle est avantageusement fait concurrence au Marché de la Madeleine. J'en envoyais tous les jours cinq ou six bouquets à l'église St. Martin, où ils étaient plus à leur place qu'en tête à tête avec mon sabre et mon chassepot. Hélas! tout cet enthousiasme dont j'étais l'objet ni attristait au lieu de me réjouir. Le dévouement est-il donc devenue chose si rare en France, me disais-je, avec amertume, qu'il faille acclamer ceux qui se sont par hasard une certaine dose.

Plus j'étudiais les corps francs et plus je les trouvais défectueux dans leur organisation. Pour en tirer quelque chose il est fallu centraliser toutes ses forces sous l'autorité d'un chef autoritaire et absolu qui les soumet à la discipline de l'armée régulière. J'en eus bientôt une nouvelle preuve.

Le 20 à minuit 1/2 j'entendis carillonner à la porte

l'entrée de la maison de M^{me} Nothelot où je logeais. Je sautai à bas de mon lit et je courus à la fenêtre. Je vis alors, à la lueur d'une lanterne qu'il portait, le fourrier de la compagnie avec mon soldat d'ordonnance

- Est-ce vous ? mon lieutenant ? .. fit-il en m'interrompant ouvrir la croisée.
 - « Oui, que se passe-t-il ? »
 - « Nous avons ordre de partir pour Baccarat, les Prussiens viennent d'y venir en réquisition vers huit heures du matin. »
 - « Comment se fait-il que ce soit vous qui ayez une présence ? »
 - « Le lieutenant B. a oublié de prendre l'adresse de la maison et nous ne savons où le prendre. »
- Je trépisai de rage. Il y avait alors à St. Die près de deux mille hommes de troupes, tant francs-tireurs que garde-mobiles, et il allait falloir que ces deux hommes allassent de porte en porte, à une heure du matin, pour réunir une compagnie de soixante cinq hommes. Aussi sûres-mêmes le loisir de nous promener jusqu'à cinq heures du matin, devant l'hôtel de ville en attendant que



tout le monde fut prêt et que les voitures de réquisition fussent arrivées. La compagnie de Gura qui ne nous quittait pas, depuis Spinal, était de la partie. Nous étions donc, en tout, deux cent quinze hommes pour aller surprendre quelques uhlands en marche.

Le lieutenant D., le capitaine G. et le lieutenant de G. de la compagnie de Gura, deux sous-officiers et moi, nous prîmes place dans la voiture de chasse que M^r de Lessus avait gracieusement mise à notre disposition. Les hommes nous suivent sur d'autres voitures; car, il faut rattraper le temps perdu. En route, ces Messieurs parlent de déjeuner à Praon - l'Étape. Le les regarde d'ébord, croquant à une mauvaise plaisanterie; mais, voyant qu'ils sont sérieux.

« Messieurs, leur dis-je, si vous déjeunez, les uhlands auront le temps d'être prévenus de notre arrivée et ils te moqueront de vous. »

« Mais, lieutenant, jamais les soldats ne voudront marcher s'ils n'ont pas déjeuné. »

« C'est à nous de leur donner l'exemple en marchant devant eux, ils nous suivront. »

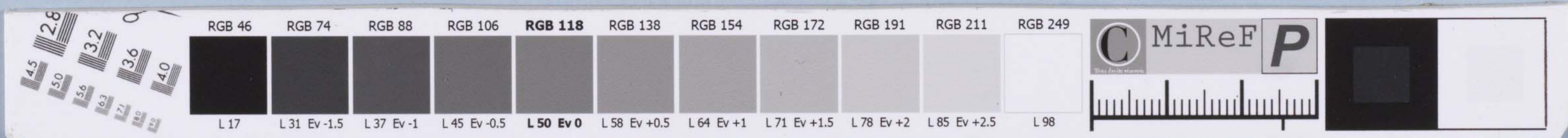


Nous arrivâmes à Praon à 7 heures du matin. J'avais vainement espéré que mon cuisinier arriverait; le déjeuner fut commencé. ~~Les sous-officiers~~ étaient encore à table lorsqu'on vint les prévenir que les uhlands étaient tranquillement repartis en emportant leurs réquisitions. J'en ai pleuré de colère et de douleur.

Comme après cet exploit ces Messieurs n'osaient pas immédiatement retourner à St. Pie, nous allâmes prendre position dans un bois près du Donou pour y passer la nuit.

Les deux sous-officiers qui avaient été dans la même voiture que moi, racontèrent aux autres comment j'avais insisté pour qu'on ne s'arrêtât pas à Praon et qu'on poursuivît jusqu'à Baccarat. Les soldats étaient furieux contre les autres officiers et ils voulurent s'élever devant me nommer Capitaine par acclamation. Lorsque je sus ce qu'il en était, j'allai les trouver et je leur dis que, si l'on faisait la moindre manifestation, à mon sujet, je quitterais la compagnie immédiatement. Cela suffit pour les faire taire.

Vers le soir, le capitaine de la compagnie de Gura qui campait à 800 mètres de nous, vint m'inviter



à Tuer. Je venais d'apprendre que le fourrier
n'avait pu trouver que du pain pour ma compagnie.
— Merci, Capitaine, dis-je à M^r C., enfure, mes
mes soldats n'ont que du pain, je le partagerai
avec eux. Le jour où ils ne manqueraient de rien
à moi vous n'aurez que du pain, invitez-moi
je vous promets d'accepter.

Le soir, pendant que nous postions les sentinelles dans
la forêt, il y eut une nouvelle discussion. Quelques soldats
refusaient de monter la garde.

« Allez-vous-en, fis-je avec plus récalcitrants, puis que
vous avez peur, je monterai la garde pour vous.
Ils ne soufflèrent plus mot. Vers onze heures, n'étant
pas de service — j'allai me fêter sur une botte de
paille au pied d'un arbre. Il me fut impossible de
fermer les yeux, une invincible tristesse s'était emparée
de moi; car, outre les incidents de la journée, j'avais
après que le capitaine Schmidt que nous avions eu
à Bittel, s'était fait massacrer avec les braves
enfants qu'il commandait... Et pourtant s'étaient les
ces enfants, et nous avions ici des hommes de
six pieds incapables de supporter la moindre fatigue,
d'endurer la moindre privation. Encore ~~///~~

fois. Pauvre France!

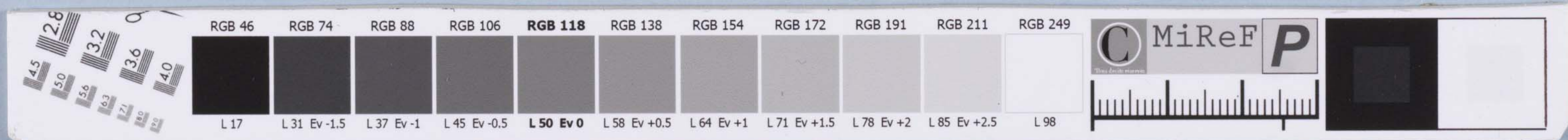
Le lendemain nous revenions à St. Die, où la bonne
M^{me} Mathélet me reçut à bras ouverts. Elle n'avait eu
peines.

« Soyez toute rassurée, lui dis-je, pour peu que cela
continue, on pourra nommer notre compagnie, la
Compagnie d'Assurance contre la mort. »

Même jour, à heures du soir
Nous partons pour Saales. Comme mes soldats continuent
à se plaindre de la fatigue, j'ai échangé ma
valise contre un havresac en toile cirée. J'espère
qu'en me voyant faire mes étapes sac au dos, comme
eux, ils n'oseront plus se plaindre de leur fardeau.
On nous annonce pour cette fois une expédition sérieuse.

Præon - l'Étape ce 28 ~~plu~~

Nous avons quitté St. Die le 28 ~~plu~~, à cinq heures du soir
avec un nombre d'environ six-cents; car, outre la compagnie
de Saales nous avions encore celle du Capitaine P^r
sous le commandement duquel on nous a deux places
pour cette expédition. — Nous arrivâmes à Saales à
11 heures du soir et mon billet de logement
me fut donné pour le Presbytère où je reus



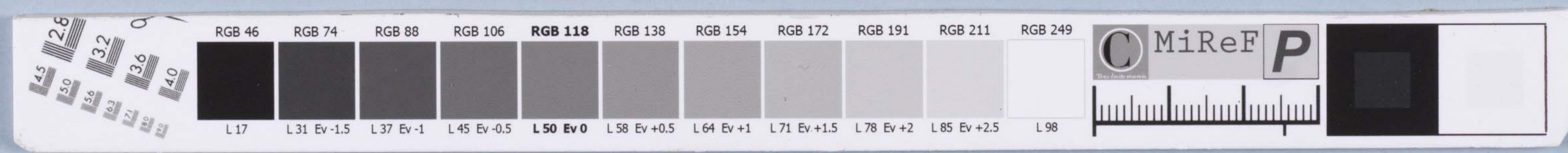
un excellent accueil, du vénérable curé de Saales, l'abbé Fleury.

Le Capitaine ~~B...~~, sous le commandement duquel nous devions faire l'expédition projetée, a un air martial qui pourrait, à la rigueur, le faire prendre pour un commandant d'infanterie en retraite. Ce qui donnerait un certain poids à cette supposition, c'est tout les nombreuses médailles, de toutes dimensions, dont sa poitrine est couverte. Il est très sobre de paroles - il craint de perdre son prestige en se livrant quelque peu - il a raison; car il ne saurait dire cinq mots sans effenser outrageusement Messieurs Noël et Chappal. Il faut ajouter qu'il est connu comme une poterne et qu'il ne sait pas le premier mot de la théorie militaire la plus élémentaire, ce qui ne l'empêche pas d'avoir la confiance la plus absolue en son propre génie, et, cette confiance était en raison de ses acrobates à une époque remplie de vicieux Kirsek, qu'il porte à son côté. Lorsque il en voit le faux, Napoléon lui-même ne serait pas digne de délier les cordons de ses souliers. Un des lieutenants de la compagnie, nous en avons, confidentiellement,

qu'il avait remporté une partie des médailles qui le décoraient, une exposition, comme fabricant de cannes et l'autre partie, comme ~~notre~~ nageur!

C'est entre les mains d'un pareil homme qu'on a jugé ^{à propos} de remettre le sort de six-cents soldats, et c'est sans les armes que nous avons fait la plus ridicule expédition qu'il soit possible d'imaginer. De 2h 1/2 à trois heures de l'après-midi, le capitaine ~~B...~~ nous assemble et nous annonce majestueusement que nous allons partir pour un coup de main dont la durée ne pouvait être précisée et dont sans doute nous ne reviendriens pas tous. Nous accueillons cette nouvelle avec enthousiasme. Enfin nous allons donc voir les ossements à paratonnerre de l'ennemi!

Pour une expédition aussi importante, on nous fait supporter nos sacs et, comme nous devions passer la nuit à la belle étoile, j'y boucle ma couverture de campement. C'était la deuxième fois que je marchais sac au dos et je suis forcée d'avouer que ce n'est pas le plus beau côté du métier. Mon sac pèse 27 livres; mon chapelet 11; ajouté à cela, mon sabre et mon revolver et tu



arriveras à me joindre si tu n'attires la futilité.
 Le capitaine ~~...~~ marche en tête de la colonne,
 tout qu'il fait faire; il paraît infatigable, il est
 vrai que ses bagages ne l'embarassent guère, il ne
 porte que son sabre et la faucille qu'il a
 il allège le poids tous les quarts d'heure.

Vers neuf heures du soir, nous arrivons dans un village
 situé sur une hauteur non loin du Rhin, à
 Steine. Nous y faisons halte, et, il est temps, nous
 mourons littéralement de faim et de lassitude. Il
 nous est impossible de nous procurer la moindre
 des choses. Pour ma part, j'ai frappé à plus de
 dix portes, sollicitant un morceau de pain, au point
 finances: on me l'a refusé partout. Le renouveau
 triste et découragé lorsque j'aperçus une bonne
 vieille sur le pas d'une porte. Je lui demandai
 à acheter du pain. Elle me fit entrer, fit une
 brassée de sarment dans la cheminée et m'offrit
 un ragoût de feuilles de betteraves avec la
 première bouchée me souleva le cœur. Ce que
 voyant, la bonne vieille apporta une bouteille
 de vin, du beurre et du pain noir que
 je mangeai d'un grand appétit.



Lorsque je me levai pour partir, je tendis cinq francs à
 la pauvre vieille. Elle en eut l'air attristé.

« J'soumes beu paus', nous refaut, vrame dit-elle, « mais
 ce que j'doumou, je l'doumou d'un bon cœur.
 Allez, que l'bon Dieu et la St. Vierge vous protègent. »

Cette réponse et la bénédiction qui la suivit m'émurent
 profondément; je fusais involontairement à la venue
 de Sorepta. Je n'oublierai jamais l'humble et cordiale
 hospitalité de cette pauvre chaudière.

À neuf heures nous nous remettions en route, nous
 demandant vainement à nos alliés.

Le capitaine ~~...~~, qui, depuis que la
 nuit est venue s'est prudemment relégué à l'arrière-

garde

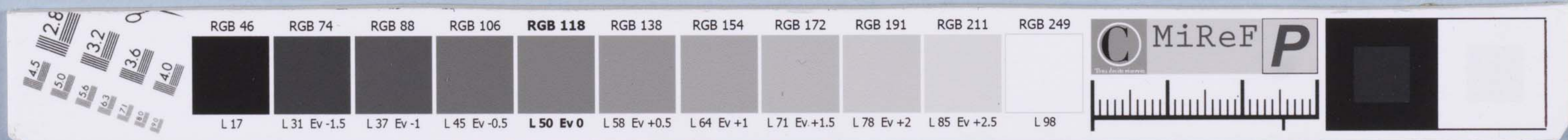
« Capitaine, serons-nous bientôt arrivés? »

« Ma foi, lieutenant, je ne le sais pas plus que vous »
 me fut-il répondu d'une voix qui prouvait
 surabondamment que la guerre était vide.

« Quez-vous pris des guides? car voici la nuit et, sans
 cette précaution il serait difficile de se diriger dans
 ces chemins de traverser la forêt. »

« Des guides, pourquoi faire? Je n'ai eu peur jamais »

« Mais alors vous connaissez donc le pays? »

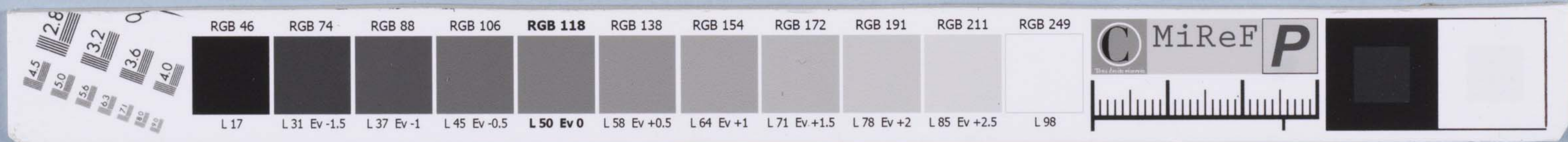


— Le n'y suis jamais venu. Voyez, vous Lieutenant, un
vrai général n'a pas besoin de guides : on va toujours
devant soi, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les Prussiens et
alors on les rose! »

Je trouvais inutile de prolonger cette intéressante conversation
avec cette brute et je retournai me mettre à la
tête de ma compagnie. Nous vîmes de nous
engager dans une gorge tellement étroite, que dix
Prussiens auraient eu raison de nos trois compagnies.
Ils auraient pu nous fondroyer à bout portant,
sans qu'il nous fut possible de riposter par
un seul coup de fusil. — Les soldats se rendent
compte de la situation et quelques murmures se
font entendre.

« Oh bien, Messieurs, les ténébreux nous font-elles
peur à ce point? » m'écriai-je.
Ils firent silence aussitôt. Devant moi marchaient
quelques soldats d'une compagnie lyonnaise qui
s'était dispersée. A un moment deux étrangers,
— Italiens je crois — furent pris de panique et voulurent
s'enfuir. Il leur fallut marcher à la hauteur de
leurs fronts :

« Messieurs, leur dis-je, en France on ne recule pas. »



l'entrée de la maison de M^{me} Mathélet où je
logerai. Je sautai à bas de mon lit et je courus à
la fenêtre. Je vis alors, à la lueur d'une lanterne
qui

